CORRIGÉ NON OFFICIEL

Bac Sciences et Technologies du Management et de la Gestion

Philosophie

Session 2026

Proposition de corrigé rédigée par FormaV pour s'entraîner. Ce n'est pas le corrigé officiel de l'examen et elle ne remplace pas les éléments de correction officiels.

Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac STMG, veuillez visiter :
coursbacstmg.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE – Toutes séries

SESSION 2026

PHILOSOPHIE

Le candidat traite, au choix, l'un des trois sujets

PROPOSITION DE CORRIGÉ

Proposition de corrigé établie par FormaV à partir du sujet, non officielle. Elle ne préjuge pas des consignes nationales de correction données aux jurys.

SUJET 1 – DISSERTATION

Contre quoi faut-il défendre la vérité ?

Analyse du sujet et plan

Problématique. L'expression « défendre la vérité » suppose que la vérité soit attaquée. Le mensonge est l'adversaire le plus visible, mais l'erreur de bonne foi, l'opinion, nos préjugés et même le zèle de ceux qui prétendent détenir la vérité peuvent aussi la menacer. Les véritables ennemis de la vérité sont-ils seulement extérieurs à nous ou aussi en nous et dans ses propres défenseurs ?

1. Il faut défendre la vérité contre le mensonge et la manipulation (Platon, Arendt, Kant).
2. Il faut la défendre contre nos propres illusions : opinion, préjugés, passions (Descartes, Bacon, Bachelard).
3. Il faut la défendre contre le dogmatisme qui la fige et l'utilise comme instrument d'autorité (Mill, Popper), sans tomber dans le relativisme.

Rédaction complète

On cherche la vérité plus volontiers qu'on ne la défend. Pourtant, face aux fausses informations, aux manipulations de l'opinion ou au négationnisme, l'idée de défendre la vérité est devenue courante. L'expression laisse entendre que la vérité, c'est-à-dire l'accord de nos jugements avec la réalité, est menacée par des adversaires qu'il serait possible d'identifier. Mais ces adversaires sont-ils si clairement désignables ? Le menteur est un ennemi évident, mais l'erreur sincère, l'opinion commune, nos désirs, et même la certitude de ceux qui se disent les gardiens du vrai peuvent aussi lui nuire. La question est donc de savoir si la vérité doit être protégée seulement contre des menaces extérieures ou aussi contre nous-mêmes et contre ses défenseurs. Nous verrons d'abord qu'il faut la défendre contre le mensonge et la manipulation, puis contre nos propres illusions, enfin contre le dogmatisme qui, en prétendant la posséder, la fige et la trahit.

Le premier adversaire de la vérité est celui qui la nie en connaissance de cause. Le menteur sait ce qui est vrai et le dissimule ou le déforme pour obtenir un avantage. Dans le *Gorgias*, Platon reproche à la rhétorique des sophistes de viser la persuasion plutôt que le vrai : celui qui flatte son auditoire l'emporte sur celui qui dit ce qui est, même si celui-ci est le seul à connaître la réalité. Ce danger a une dimension politique. Hannah Arendt, dans « Vérité et politique », souligne que les vérités de fait, par exemple qui a fait quoi, et dans quelles circonstances, sont particulièrement fragiles : elles ne reposent sur aucune nécessité logique et un mensonge organisé peut les effacer du débat public. Le risque ne tient pas seulement à ce qu'on croie une fausseté, mais à ce que la distinction entre le vrai et le faux cesse d'être faite et qu'un monde commun, où chacun peut s'orienter, disparaisse. La diffusion rapide de fausses informations sur les réseaux sociaux ou la fabrication d'images truquées

donnent à cette analyse une actualité évidente. Kant, de son côté, fait de la véracité un devoir envers tous : le mensonge cause un tort à l'humanité entière, puisqu'il ôte toute valeur à la parole donnée et ruine la confiance sur laquelle reposent les relations entre les hommes. Il faut donc défendre la vérité contre ceux qui la manipulent, par la vérification des sources, la liberté de la presse et l'indépendance de la justice et de la recherche. Cependant, cette défense contre un ennemi extérieur reste insuffisante : le mensonge ne prospère que parce qu'il trouve en nous des dispositions à croire. Le danger est donc aussi intérieur.

L'esprit humain n'est pas une page blanche, prête à accueillir le vrai. Dans les *Méditations métaphysiques*, Descartes constate que nous avons reçu dans l'enfance quantité d'opinions que nous n'avons jamais examinées, et qu'il faut, pour atteindre quelque certitude, les mettre en doute. Bacon parlait déjà d'« idoles », c'est-à-dire de fausses images qui obstruent l'esprit : certaines tiennent à la nature humaine, d'autres à l'éducation et aux habitudes de chacun, d'autres encore au langage et aux systèmes reçus. Bachelard montre à son tour, dans *La formation de l'esprit scientifique*, que l'opinion constitue un obstacle à la connaissance, et il écrit : « L'opinion pense mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. » Nous accueillons plus aisément ce qui flatte nos intérêts, nos appartenances et nos convictions que ce qui les contrarie. C'est pourquoi les fausses informations circulent : elles confirment ce que l'on voulait déjà croire. Défendre la vérité signifie alors se défendre soi-même contre la paresse, la précipitation, le conformisme et les passions, ce qui exige une discipline : le doute méthodique, la vérification des faits, la confrontation des points de vue, et, plus largement, l'éducation de l'esprit critique. La vérité n'a pas de force propre contre nos désirs ; elle ne s'impose à nous que si nous nous rendons capables de la reconnaître. Mais cette vigilance a elle-même un risque : celui de conduire à croire qu'on détient la vérité et que ceux qui la contestent ne peuvent être que des ennemis.

La vérité doit en effet être défendue contre ceux qui prétendent la protéger en interdisant qu'on la discute. Le dogmatisme transforme une connaissance en croyance imposée, et la vérité en instrument d'autorité : l'Inquisition condamnant Galilée au nom de la vérité révélée en est l'exemple le plus connu. Dans *De la liberté*, John Stuart Mill soutient qu'il ne faut jamais réduire une opinion au silence : si elle est vraie, la faire taire revient à se croire infaillible ; si elle est en partie vraie, elle apporte ce qui manquait à l'opinion dominante ; et même si elle est entièrement fausse, la confronter oblige l'opinion dominante, pourtant vraie, à se justifier : faute de cette épreuve, celle-ci deviendrait un préjugé, répété sans être compris. Karl Popper en tire une conséquence pour la science : une théorie est scientifique parce qu'elle peut être réfutée, et la vérité scientifique n'est jamais possédée définitivement mais approchée par la critique. Défendre la vérité, c'est donc aussi défendre les conditions de sa recherche : la liberté d'expression, le pluralisme, l'indépendance des savoirs à l'égard du pouvoir. Il ne faut pas pour autant conclure que toutes les opinions se valent. Arendt remarque que les faits ont une obstination que le pouvoir ne peut abolir sans effort et que, si l'on admet que chacun aurait sa propre vérité, il devient impossible de distinguer un fait établi d'une rumeur. La défense de la vérité doit donc tenir deux fronts : contre ceux qui la nient et contre ceux qui la figent.

Il faut donc défendre la vérité contre le mensonge et la manipulation, mais aussi contre ce qui, en nous, nous incline à croire plutôt qu'à savoir, et enfin contre l'autorité qui prétend la détenir et la soustrait à la critique. Ces ennemis sont de nature différente, mais ils ont un point commun : chacun substitue à l'exigence de vérifier un intérêt, un désir ou un pouvoir. Défendre la vérité n'est donc pas la proclamer plus fort, mais maintenir l'effort de la chercher, de la vérifier et de la discuter, dans un espace public où chacun peut faire valoir ses raisons.

SUJET 2 – DISSERTATION

La technique change-t-elle ce que nous sommes ?

Analyse du sujet et plan

Problématique. La technique, ensemble de procédés, d'outils et de savoirs par lesquels l'homme transforme son milieu, modifie-t-elle seulement nos conditions d'existence, ou transforme-t-elle notre être même ? La réponse dépend de ce que l'on entend par « ce que nous sommes » : une nature fixe, ou une réalité qui se construit.

1. Non : la technique est un moyen au service d'une nature humaine stable, et ses effets dépendent de l'usage que nous en faisons (Aristote, Descartes).
2. Oui : la technique est constitutive de l'humain et le transforme dans ses capacités, sa pensée et ses relations (Platon, Leroi-Gourhan, Marx, Heidegger).
3. Ce changement n'est pas un destin : il pose une question éthique et politique sur l'humanité que nous voulons préserver ou devenir (Jonas, Kant).

Rédaction complète

De l'outil de pierre taillée à l'intelligence artificielle, l'histoire humaine est inséparable de celle de ses techniques. On les considère généralement comme des moyens : on fabrique un outil pour atteindre un but, on invente une machine pour soulager un effort. Mais en transformant notre manière de vivre, de travailler, de communiquer, de nous soigner, la technique ne nous transforme-t-elle pas aussi nous-mêmes ? Si l'on entend par « ce que nous sommes » une nature stable, définie par la raison, la liberté ou la conscience, la technique semble ne pouvoir la modifier qu'extérieurement. Mais si l'être humain n'est pas défini une fois pour toutes, la technique peut le constituer et le faire évoluer. Il s'agit donc de savoir si la technique modifie seulement nos conditions d'existence ou si elle transforme notre être même. Nous verrons d'abord pourquoi on peut soutenir qu'elle ne fait que servir une nature humaine inchangée, puis pourquoi elle est en réalité constitutive de l'humain et le transforme, avant de montrer que ce changement n'est pas un destin et appelle une responsabilité.

On peut d'abord soutenir que la technique ne change pas ce que nous sommes, car elle est un instrument. Aristote, dans la *Politique*, définit l'instrument comme un moyen au service des fins de celui qui l'emploie, et il appelle ailleurs, dans le traité *De l'âme*, la main « l'instrument des instruments » : la technique prolonge nos capacités sans modifier ce qui les dirige. Descartes, dans le *Discours de la méthode*, y voit un moyen de nous rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature », c'est-à-dire d'accroître notre pouvoir sur le monde pour améliorer la vie et la santé, tandis que la raison, elle, demeure ce qui nous définit. De ce point de vue, la technique est neutre : un couteau sert à couper le pain comme à blesser, et c'est l'usage que l'on en fait qui est bon ou mauvais. Ce qui fait de nous des êtres humains, la capacité de penser, de choisir et de juger, ne dépend pas des objets que nous fabriquons. La technique change ainsi notre confort, nos pouvoirs, notre environnement, mais pas notre essence. Cette thèse rencontre cependant une limite : elle suppose que l'être humain existe d'abord, complet, puis invente des instruments. Or rien n'est moins sûr.

Dans le *Protagoras*, Platon raconte que, lors de la distribution des qualités aux êtres vivants, Épiméthée a oublié les hommes, qui se trouvent nus et sans défense ; Prométhée dérobe alors le feu et le savoir technique pour les sauver. Ce mythe montre que l'homme est un être de manque, que la technique ne vient pas seulement compléter mais compenser : sa nature est d'être technique. Les travaux d'André Leroi-Gourhan, dans *Le Geste et la Parole*, vont dans le même sens : la station debout, la libération de la main, la fabrication d'outils et le développement du cerveau se sont

mutuellement déterminés, de sorte que l'humanité s'est construite avec ses techniques. Marx exprime l'idée de façon générale : en agissant sur la nature extérieure pour la transformer, l'homme transforme aussi sa propre nature. Les techniques modifient en effet nos capacités et nos manières d'être : l'écriture a transformé notre rapport à la mémoire et au savoir, la médecine notre rapport à la maladie, à la procréation et à la mort, le numérique notre attention, notre manière de nous informer et d'entrer en relation avec les autres. Heidegger y voit même un danger : la technique moderne conduit à considérer tout être, y compris l'homme, comme une ressource disponible. Si ce que nous sommes inclut nos manières de penser, de sentir et de vivre ensemble, alors la technique le change profondément. Mais ce constat ne suffit pas à dire que ce changement s'impose à nous.

Que la technique nous change n'implique pas que nous le subissions comme un destin. Il faut distinguer ce qui évolue, nos capacités, nos modes de vie, nos habitudes, de ce qui nous permet de juger cette évolution : la faculté de nous donner des fins et de nous demander ce qui est souhaitable. Kant voit dans cette capacité de se déterminer librement ce qui fait la dignité de la personne, qui doit toujours être traitée comme une fin et jamais seulement comme un moyen. Or la puissance technique contemporaine rend cette question pressante. Hans Jonas, dans *Le principe responsabilité*, remarque que nos pouvoirs sont devenus tels que l'avenir même de l'humanité est en jeu, et il formule l'exigence d'agir de telle sorte que les effets de notre action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre. Génie génétique, procédés d'amélioration du corps et de l'esprit, intelligence artificielle : ces techniques ne se bornent plus à modifier notre environnement, elles peuvent modifier ce que nous sommes biologiquement et mentalement. La question n'est donc plus seulement descriptive, mais normative : quel être humain voulons-nous rester ou devenir ? La réponse relève d'une réflexion éthique et d'une décision politique, non de la technique elle-même.

Si l'on conçoit l'être humain comme une nature fixe, la technique n'est qu'un moyen qui change nos conditions de vie. Mais cette conception est insuffisante : l'humain s'est constitué avec la technique, qui transforme nos capacités, notre pensée, nos relations, et peut désormais agir sur notre corps lui-même. La technique change donc bien ce que nous sommes. Ce changement n'est cependant pas une fatalité : parce que nous sommes capables de juger ce que nous fabriquons, il nous revient de choisir, par la réflexion et le débat collectif, les transformations que nous acceptons et celles que nous refusons.

SUJET 3 – EXPLICATION DE TEXTE (OPTION N°1)

Le candidat indique en tête de copie : Option n°1.

Texte de David Hume, Essais esthétiques : de la norme du goût, 1742 (date indiquée par le sujet ; l'essai « De la norme du goût » a paru en 1757).

Question A.1

Comment Hume distingue-t-il le bon du mauvais poète ?

Hume distingue le bon du mauvais poète par la durée et l'étendue de leur réputation. Le mauvais poète, ou le mauvais orateur, peut connaître une « vogue temporaire », que lui procurent « l'autorité » ou « le préjugé », mais sa réputation « ne sera jamais durable ou étendue ». Dès que ses œuvres sont examinées par la postérité ou par des étrangers, qui n'ont pas les mêmes préjugés, « l'enchantement est dissipé » et ses fautes apparaissent. Le « vrai génie », au contraire, est d'autant plus sincèrement admiré que ses œuvres durent et se répandent. L'exemple d'Homère, admiré à Athènes, à Rome, à Paris et à Londres malgré les changements de climat, de gouvernement, de

religion et de langage, illustre ce critère : la valeur d'une œuvre se vérifie à l'épreuve du temps et de l'espace.

Question A.2

De quels moyens dispose-t-on pour juger un artiste au présent ?

Le texte n'en donne guère de sûrs, ce qui est précisément son propos : au présent, le jugement est exposé à l'autorité, au préjugé, à la « vogue temporaire », à « l'envie » et à la « jalousie », qui « ont trop de place dans un cercle étroit », et la « connaissance intime de la personne » peut diminuer les applaudissements dus à ses exploits. Les moyens dont on dispose sont donc surtout négatifs : tenter de juger l'œuvre elle-même plutôt que la personne ou la réputation, et s'efforcer de se placer par la pensée dans la position de la postérité ou de l'étranger, c'est-à-dire écarter les obstacles qui faussent le jugement. On peut ajouter, selon le texte, que les beautés sont « naturellement adaptées à exciter les sentiments agréables » : le plaisir ressenti devant l'œuvre est un indice, à condition que rien ne vienne l'obstruer. Mais la confirmation définitive vient du temps.

Question A.3

Que faut-il éviter pour mal juger une œuvre ?

La question doit se comprendre ainsi : que faut-il éviter pour ne pas mal juger une œuvre ? Il faut d'abord éviter de se laisser guider par l'autorité, c'est-à-dire par le prestige que d'autres confèrent à l'artiste, et par le préjugé, qui donne une réputation sans examen. Il faut éviter l'envie et la jalousie, qui prospèrent dans un cercle étroit, ainsi que la trop grande proximité avec l'auteur : la connaissance de sa personne peut altérer l'appréciation de son œuvre. Il faut enfin éviter de se contenter d'un succès éphémère, la « vogue temporaire », comme preuve de la valeur.

Question B.1

Quelle est la question à laquelle l'auteur tente de répondre dans ce texte ?

Hume cherche à répondre à la question suivante : à quoi reconnaît-on la véritable valeur d'une œuvre d'art, et pourquoi le jugement du temps et de l'universel est-il plus fiable que le succès immédiat ? Il s'agit de déterminer un critère du bon goût qui permette de distinguer le vrai génie de la réputation usurpée.

Question B.2

Dégagez les différents moments de l'argumentation.

1. Premier moment (de « Le même Homère » à « sa gloire ») : un exemple, Homère, dont l'admiration traverse les siècles et les civilisations malgré tous les changements.
2. Deuxième moment (de « L'autorité » à « sous leur vrai jour ») : le cas inverse du mauvais poète, dont le succès, dû à l'autorité ou au préjugé, est temporaire et s'effondre dès qu'il est examiné par la postérité ou par des étrangers.
3. Troisième moment (« Au contraire, pour un vrai génie… ») : généralisation en faveur du vrai génie, d'autant plus sincèrement admiré que ses œuvres durent et se répandent.
4. Quatrième moment (de « L'envie et la jalousie » à la fin) : explication. Dans un cercle étroit, l'envie, la jalousie et la familiarité avec la personne faussent le jugement ; quand ces obstacles sont levés, les beautés, naturellement faites pour plaire, exercent leur pouvoir de façon durable.

Question B.3

En vous appuyant sur les éléments précédents, dégagez l'idée principale du texte.

L'idée principale du texte est que la valeur d'une œuvre se mesure à l'admiration durable et étendue qu'elle suscite. Le temps et la distance écartent les causes de jugements biaisés (autorité, préjugé, envie, familiarité) et laissent agir les beautés véritables, dont le pouvoir sur la sensibilité humaine est naturel. Le succès éphémère ne prouve rien ; seule l'épreuve du temps et de l'universel révèle le vrai génie.

Question C.1

Qu'est-ce qu'une œuvre d'art géniale ?

Pour Hume, une œuvre géniale est une œuvre dont les beautés agissent sur tous les hommes, en tout temps et en tout lieu, de sorte que l'admiration qu'elle suscite résiste aux changements de mœurs, de religion et de langue. Cette définition par l'effet peut être complétée par la conception de Kant, dans la *Critique de la faculté de juger* : le génie est le talent qui donne ses règles à l'art. L'œuvre géniale est donc originale, car elle ne suit pas des règles déjà établies, et exemplaire, car elle devient un modèle pour d'autres artistes sans pouvoir être imitée mécaniquement. Ainsi l'*Iliade* d'Homère, qu'évoque Hume, a fixé des modèles du récit épique que Virgile puis bien d'autres ont repris et transformés sans pouvoir simplement les copier. Elle ne se réduit ni à la virtuosité technique ni à la notoriété : elle ouvre une manière nouvelle de sentir et de voir, et continue de parler à des spectateurs très éloignés de son époque. Une œuvre géniale se reconnaît donc à la fois par son originalité au moment où elle apparaît et par sa capacité à durer.

Question C.2

La beauté artistique résiste-t-elle au temps ?

On peut répondre que oui, au moins en partie. Des œuvres comme l'*Iliade*, citée par Hume, ou les tragédies grecques, continuent d'être lues et jouées parce qu'elles expriment des passions et des questions communes à tous les hommes : la colère, le deuil, la liberté, la justice. Hannah Arendt remarque d'ailleurs, dans *Condition de l'homme moderne* puis dans *La crise de la culture*, que les œuvres d'art sont, de toutes les choses, les plus durables : elles ont vocation à survivre à leurs auteurs et à leur époque.

Mais cette résistance est moins évidente qu'il n'y paraît. Le goût change : des œuvres jugées majeures par une époque tombent dans l'oubli, tandis que d'autres sont redécouvertes, comme la musique de Bach, remise à l'honneur au XIXe siècle après avoir été délaissée. Le temps n'est donc pas un juge infaillible : des artistes ont été méconnus de leur vivant, comme Van Gogh, et d'autres ont été oubliés injustement. Pierre Bourdieu, dans *La Distinction*, a en outre montré que le goût est en partie socialement construit : la durée d'une œuvre doit aussi à l'école, aux musées et aux institutions qui la consacrent, ce qui nuance l'idée d'une beauté qui s'imposerait d'elle-même.

La beauté artistique ne résiste donc pas au temps comme une propriété figée, mais parce que certaines œuvres, en se prêtant à des lectures renouvelées, continuent de susciter l'émotion et la réflexion d'époques différentes. Hume a raison de voir dans la durée un indice de valeur, à condition de ne pas en faire un critère absolu.

Continue à t'entraîner

Retrouve tous les sujets et corrigés du Bac STMG, classés par épreuve et par année :
coursbacstmg.fr/annales-sujets-et-corriges

Pour réviser tout le programme avant l'examen, les Fiches de Révision du Bac STMG reprennent l'essentiel de chaque épreuve :
coursbacstmg.fr/fiches-de-revision

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.